

s'avancèrent au lieu désigné, les muins jointes en récitant les litanies de la Ste. Vierge.

Pendant que la foule s'assemble pour contempler le spectacle de leurs souffrances, voyons ce qui se passe à Trois-Rivières.

Des chasseurs sortis le 21 février trouvèrent ces mots écrits par Marguerie : *Les Iroquois nous ont pris entrez dans le bois*, ils retournent en toute hâte porter la nouvelle au fort, dont les habitants furent vivement affligés : on fit des prières publiques pour les deux captifs.

Dans la nuit du 22 février, le Très-Saint-Sacrement resta exposé à l'adoration des fidèles. Que de prières ferventes passèrent par le Cœur de Jésus pour monter au pied du trône de l'Eternel!

Pendant cette nuit sur les bords du lac Champlain, le sort de Marguerie et Godefroy allait se décider. Les jeunes guerriers Iroquois avaient allumé le feu et avaient déjà commencé à lier leur deux victimes quand des ordres du grand chef les obligèrent à ramener les captifs en sa présence. Les captifs eurent la permission d'assister au conseil. Les quatre premiers conseillers qui parlèrent furent pour la peine de mort et de la mort la plus cruelle, car tous les français étaient des traîtres.

Le cinquième à parler fut le chef de la bande qui avait fait prisonniers Marguerie et Godefroy—Grand chef, dit-il; les français ont une science que n'avons pas; ils font des armes qui jettent la mort bien loin autour d'eux, je propose donc qu'on échange nos deux prisonniers pour cinquante arquebuses. Traitions bien ces prisonniers pendant l'hiver et les hommes blancs joyeux de revoir leurs deux compatriotes nous donneront de bons fusils. Nous n'avons pu en avoir que cent des Hollandais de Manhate qui nous disent en avoir peu, mais la véritable raison c'est qu'ils ont peur qu'une fois en possession d'armes à feu nous les tournions contre eux. Nous dirons aux Français que les fusils qu'il nous donneront, nous ne nous en servirons jamais contre eux avec qui nous allons faire la paix et à qui nous vendrons nos pelletteries.

Ces dernières paroles reçurent l'approbation de toute l'assistance et tous les regards se portèrent sur les prisonniers, à qui le grand chef permit de parler. Marguerie qui parlait la langue des sauvages avec une facilité étonnante demanda quelque temps pour consulter le "Grand Esprit :

La position était difficile, il savait que les Iroquois n'avaient qu'un but : exterminer tous les blancs et tous les sauvages Algonquins, Hurons et autres pour rester les seuls maîtres du pays. Pour en arriver là, il leur fallait des armes à feu et ils croyaient que les Français, plutôt que de voir mourir leur compatriotes

dans les tourments d'un brasier ardent, leur en procureraient.

Marguerie qui avait demandé avec ferveur à Dieu le pardon de ses péchés ne craignait pas la mort. Sa réponse fut noble. Le gouverneur Ononchio jugera dit-il, si je dois mourir ainsi que mon compagnon. Soyez assuré, grand chef, qu'il ne fera que ce qui est droit comme la flèche de l'Iroquois : la mort de deux hommes importe bien peu quand il s'agit de sauver l'honneur d'une nation. Wah! wah! s'écrièrent les sauvages frappés d'admiration. Le conseil décida d'aller au printemps demander des fusils en échange des prisonniers. Nos deux captifs furent bien traités pendant l'hiver qu'il passèrent avec les Iroquois; ils n'eurent qu'à souffrir du froid et à servir le chef.

Pendant l'été suivant, cinq cents guerriers Iroquois, dont cinquante avaient des fusils que les Hollandais de Manhette (New York) leur avait fournis vinrent encore se présenter en face du fort de Trois Rivières.

Les Français se mirent en défense. On vit bientôt un canot monté d'un seul homme portant un ling blanc à la pince, c'est-à-dire, un pavillon parlementaire, sortir de la flotille et s'avancer vers le fort. Tout-à-coup un cri de joie s'échappa de toutes les poitrines: les Français du fort venaient de reconnaître Marguerie qu'on croyait mort. Les Iroquois l'envoyait demander la paix en leur nom à condition d'avoir des fusils.

Après des pourparlers, les sauvages rendirent la liberté aux deux prisonniers, mais le gouverneur Mantmagny ne voulut accepter la paix qu'à condition qu'elle s'étendrait à tous les sauvages amis; les Algonquins et les Hurons, que les missionnaires étaient à convertir. Les Iroquois alors se retirèrent en tirant sur les Français, pour aller se cacher dans les bois et se répandre le long du fleuve depuis Saguenay jusqu'à Ottawa.

Mais grâce aux nombreuses prières qui avaient été faites pour eux, Marguerie et Godefroy étaient libres, plus heureux que bien d'autres dont nous allons raconter la captivité et la mort.

Z. LACASSE, O.M.I.

Un flâneur, placé depuis une demi-heure derrière un pêcheur à la ligne, qui suivait son bouchon avec une patience angélique, murmure à l'oreille de son voisin :

—Y a-t-il rien de plus bête qu'un pêcheur à la ligne ?

—Certainement, Monsieur, reprit le pêcheur qui avait l'oreille très fine...il y a ceux qui le regardent.